

UN PRÉDATEUR PARASITE, MAÎTRE RENARD

Janine CARETTE*

Résumé

Du Roman de Renart à La Fontaine, d'Aristote aux chasseurs contemporains, chacun pointe un doigt vers le renard : rusé, sans foi ni loi, il sent mauvais, il a une fourrure rousse, c'est le Malin. L'Homme ne tolère pas ce rival dans l'espace sauvage sur lequel il entend régner. Pire, le renard sort de l'espace sauvage qui lui est assigné pour se livrer à des incursions dans l'espace domestique que l'Homme réserve à son propre usage et à celui des animaux domestiques qu'il contrôle. La littérature lui attribue le rôle subversif de celui qui ne reste pas à sa place. La peur de la nature fait le reste. Renard est dangereux et insolent, il doit disparaître.

Mots clés

Renard, Territoire, Domestique, Sauvage.

Summary

A prey parasite, Reynard the fox.

In the story of Reynard the Fox, from La Fontaine, Aristotle and to contemporary hunters, each accuses the fox as: cunning, without faith or law, he stinks, his fur is russet, he is the devil. Man cannot endure this rival in the wild space he thinks he controls. Worse, the fox lives the wild space to which he is assigned to invade the space man has reserved for his own use and that of the domestic animals he controls. Literature attributes to him the subversive role of not staying in his place. Fear of nature does the rest. The fox is dangerous and impudent : he should disappear.

Key Words

Fox, Territory, Domestic, Wild.

"Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard, je ne suis pas apprivoisé." (A. de Saint-Exupéry, 1943)

Introduction

Aristote (1994), dès le premier chapitre de l'*Histoire des Animaux*, s'intéresse aux "Caractères de l'âme" des animaux terrestres. Il choisit le renard comme exemple des animaux "fourbes et malfaisants" et l'oppose aussitôt au chien "ardent, caressant" et à l'éléphant "doux et facile à apprivoiser". Il précise en outre : "Et il y a des animaux domestiques et des animaux sauvages, certains sont toujours domestiques comme le mulet, d'autres toujours sauvages comme la panthère et le loup. (Mais) d'une autre façon, tous les genres domestiques sont également sauvages, comme les chevaux, les bœufs, les porcs, les hommes, les moutons, les chèvres, les chiens".

Aristote s'intéresse médiocrement à la différence domestique/sauvage qui soulève tant d'intérêt pour nous. Il ne porte aucune attention à la notion d'apprivoisement, qualifiant indifféremment l'éléphant de domestique ou d'apprivoisé. De ses écrits, les auteurs postérieurs retiendront que le renard est "fourbe et malfaisant". Ce jugement semble tellement aller de soi qu'il n'est nulle part étayé par des faits précis.

Une note discordante dans ce consensus est apportée par Garelli (1962) qui observe : "Il est intéressant de constater que la symbolique animale ne correspond pas toujours à la nôtre. (A Sumer) le renard, en particulier, était considéré comme peureux et fanfaron". Cette remarque tendrait à indiquer que le renard n'est ni peureux ni fanfaron, comme l'estimaient les Sumériens. Mais, pas plus qu'Aristote, quatre siècles avant notre ère, ou les Sumériens, il y a six mille ans, Garelli n'étaye son jugement de 1962. Apparemment, dès qu'il est question du renard, quel que soit le jugement, il semble inutile de le justifier. Avec ce compère, la passion semble aller de pair avec une totale absence d'objectivité.

Espace sauvage/espace domestique

Jean-Pierre Digard (1993) a défini comme suit la domestication : "...je propose de désigner par le mot domestication l'action que l'homme exerce en permanence sur les animaux qu'il possède. Les domestications abandonnées (cerf, élan, gazelle, hyène, crocodile, couleuvre, singe) et les animaux marrons (animaux domestiques retournés à l'état sauvage) montrent qu'une espèce animale ne peut jamais être considérée comme totalement et définitivement domesti-

* 5, rue Fragonard, 75017 Paris, France.

quée. Inversement, les domestications récentes (bœuf musqué, élan, buffle, éléphant d'Afrique, éland du Cap, autruche) indiquent qu'aucun animal sauvage n'est jamais entièrement à l'abri de toute tentative de domestication. Enfin, de nombreux animaux, que j'appelle des cas limites, se trouvent en perpétuelle situation d'équilibre plus ou moins instable entre l'état sauvage et l'état domestique, soit parce qu'ils ne se laissent pas aisément domestiquer (comme l'abeille ou l'éléphant), soit parce que l'homme les maintient délibérément dans un état proche de la sauvagerie (taureau de combat, guépard de chasse, oiseaux de proie affaiblis, chat jusqu'au XVIII^e siècle, certains chiens de défense).

C'est précisément parmi ces cas limites que l'on peut ranger le renard, animal sauvage vivant à l'orée de la forêt, entre nature et culture, à l'écart de l'homme, mais jamais très éloigné dans la mesure où il y trouve son intérêt. Il y a un jeu entre celui qui se considère de droit divin comme le maître de la nature et celui qui se dérobe à cette loi, tout en utilisant à son profit la culture humaine.

Dekker (1983) a étudié le renard en Ontario. Il en a observé un qui avait élu domicile sous la grange d'une ferme. Pour ne pas éveiller l'attention du fermier et de son chien, le renard allait toujours chasser loin de la ferme et de ses apparentes facilités. Lorsqu'il rentrait discrètement sous la grange, il y était à l'abri, le chien veillant furieusement à l'éloignement des coyotes, prédateurs naturels du renard.

Nous prêtons au renard des qualités intellectuelles de ruse, attribut démoniaque par excellence, justifiant ainsi notre hostilité d'un point de vue éthique. C'est méconnaître l'éthologie animale : le comportement du renard ne relève ni du bien ni du mal. Il est seulement le résultat d'une utilisation judicieuse des enseignements recueillis par des sens toujours en alerte. Le renard est un opportuniste qui tire les conséquences de ce qu'il a vu, perçu, senti. Il gère au mieux de sa survie l'information sensorielle, compte tenu des circonstances, du terrain, bref de son environnement, fait qui plaide en faveur d'une remarquable facilité d'adaptation de l'animal.

David Macdonald (1987) a ainsi constaté que les renards anglais, traqués par les chasseurs à course depuis des centaines d'années, ont un comportement beaucoup plus méfiant que les renards qu'il a eu l'occasion d'observer en Israël, dans des réserves naturelles où l'homme les nourrit. Il a été stupéfié, lors de ses premières approches sur le terrain, à Ein Gedi, en bordure de la Mer Morte, de voir des renards tolérer sa présence à moins de trente mètres (p. 72). Le comportement de l'homme conditionne celui du renard.

A Ein Gedi, *Vulpes vulpes* a été rejoint en 1981 par *Vulpes cana*, le renard de Blanford, petite espèce connue au sud-ouest du Pakistan, à 2.000 km de là. Le nouvel arri-

vant a colonisé les collines environnantes où il trouve une nourriture suffisante, cependant que les renards roux occupent le fond de la vallée où les autorités du parc leur fournissent régulièrement cuisses de poulets, dindes, carcasses d'ânes. Il n'est pas interdit de penser que, faute de cette prébende humaine, *Vulpes vulpes* aurait, depuis longtemps, croqué *Vulpes cana*. L'intrusion humaine sur un espace sauvage favorise, ici, la survie de deux espèces rivales, aux niches écologiques limitrophes.

MacDonald explique le partage spatial entre deux espèces de renard. Ce n'est pas le froid qui limite le domaine vital du renard roux (*Vulpes vulpes*) vers le nord, c'est la raréfaction de nourriture. Là, commence le domaine vital du renard arctique (*Alopex lagopus*) qui, plus petit, peut subsister en ne se nourrissant que de petits rongeurs qui ne suffiraient pas au renard roux. Le renard arctique, quant à lui, évite le contact avec le renard roux, plus grand, plus fort qui le considère généralement comme une proie. On a observé, toutefois des hybrides stériles de ces deux espèces.

Le renard urbanisé

Un article récent nous rappelle que le renard reste un rival sur le territoire de l'homme (Bernon, 1994). Ce mal-faisant s'obstine à vivre contre nos excellentes raisons de l'anéantir. L'article cite les griefs des habitants d'Oxford. "Les plaignants ... accusent l'animal d'avoir enfreint l'intimité de leur jardin, d'avoir joué avec une balle de golf en omettant de la remettre à sa place, de voler du linge, ou encore de transmettre la myxomatose à leur lapin domestique, ce qui est, en terme de contagion, impossible. Un renard a même été abattu pour tapage nocturne : il aboyait la nuit." L'auteur de cet article s'est, à l'évidence, inspiré de l'enquête que Macdonald (1987) a mise en place en 1978 à Oxford, à propos des nuisances occasionnées éventuellement par les renards. Il a recueilli 3.469 réponses sur 14.000 questionnaires distribués en porte à porte. Il n'y a eu des reproches que dans 3,4 % des réponses exprimées. On cite la mort de poules dans 0,9 % des cas, celle de lapins et de cochons d'Inde apprivoisés et vivant librement dans les jardins dans 0,8 % des réponses. Macdonald relève avec surprise que les propriétaires indignés ne font pas de rapprochement entre ces attaques et le fait que le renard vivant en milieu urbain est le même qui, en milieu rural, est le prédateur connu des lièvres et des lapins de garenne.

Le reproche le plus véhément et le plus rare (3 familles, soit 0,1 % des réponses) concerne la mort de chats domestiques. Selon Macdonald, les renards, en tuant ces chats, éliminent des concurrents sur la nourriture laissée dans les jardins à l'intention des chats errants et des héris-

sons. Il ne pense pas que les renards considèrent les chats comme des proies, en s'appuyant sur son observation de terrain, parallèle à l'enquête écrite. Il a pris, en effet, des clichés photographiques de renard et de chat domestique se côtoyant avec indifférence et observé qu'en cas de conflit sur une écuelle, c'est généralement le chat de la maison qui chasse l'intrus. L'abondance de nourriture déposée par les habitants des quartiers résidentiels d'Oxford dans les jardins, explique que c'est préférentiellement dans ces quartiers aisés que l'on peut observer la présence des renards. Ces derniers y sont également attirés par les composts que les gens enrichissent journalièrement de leurs restes alimentaires. Renards et hérissons s'y côtoient.

Parmi les griefs exprimés, on retiendra des déprédations sur les pelouses par des renards en quête de larves de hanneton dans la terre. Ce dernier reproche mérite qu'on s'y arrête car il illustre un conflit territorial homme/animal. L'homme y voit une violation intolérable de son espace domestique. Le renard, peu au fait de la dichotomie espace sauvage/espace domestique, n'y voit sans doute qu'une profitable extension de son territoire. On sait que le propriétaire d'un gazon réagit avec indignation lorsqu'il voit le tapis végétal, objet de tous ses soins, déshonoré par un tumulus de taupe. Il parlera de son gazon "dénaturé", comme si la nature avait jamais produit un tel gazon. L'indignation sera à son paroxysme si ce chef d'œuvre de l'agriculture, non content d'être attaqué du sous-sol par les taupes, l'est également en surface par le renard. La taupe met le jardinier hors de lui, le renard le ridiculise. La taupe, aveugle comme chacun sait, peut ignorer les conséquences iconoclastes de son forfait, tandis que le renard se devrait de respecter le résultat du labeur humain, ce morceau de nature totalement domestiqué.

Le renard domestiqué

On s'interroge sur les raisons qui ont incité nos prédécesseurs à domestiquer certains animaux plutôt que d'autres. Les archéozoologues notent que la domestication de l'âne a précédé, en Iran, d'un millénaire celle du cheval (Zeder, 1986). Le chat ne le sera qu'à partir de 2.000 ans avant notre ère en Egypte (Digard, 1990). On notera que le zèbre, l'hémione, pourtant des équidés comme le cheval et l'âne, n'ont jamais été durablement soumis à la domestication, en raison de leur caractère farouche (Groves, 1974). Le chien, par contre, s'y est si bien prêté qu'on peut se demander s'il ne l'a pas recherchée. J.-D. Vigne (1989) évoque une proto-domestication du chien, à partir de races de loups vivant dans les zones périarctiques, par les peuples de Sibérie au Paléolithique supérieur (15.000-13.000 ans avant notre ère) et il constate sa complète

domestication 10.000 ans avant notre ère à Zagros, au Levant. Mais on note que les autres loups restés sauvages, le chacal, le coyote et le renard continuent de s'y dérober. Quant au chat, sa domestication est si tardive que d'aucuns n'hésitent pas à préférer le terme d'appriivoisement.

Pour en revenir au renard, il n'est pas sans intérêt de considérer les conséquences de sa domestication, à l'occasion d'élevages intensifs, destinés à obtenir des fourrures. Je me réfère au témoignage de G. Dumeige (1992), qui a bien voulu me confier un récit manuscrit de son expérience d'éleveur involontaire de renard. Fait prisonnier par les Allemands, durant la guerre de 1939-1945, ce Père Jésuite a consacré quatre ans de sa vie, à son corps défendant, à élever des renards argentés. Il a existé, en effet, durant toute la guerre, un élevage de renards, à Zechendorf, en Poméranie, ancienne propriété de fourreurs juifs, nationalisée par le III^e Reich. L'élevage s'étendait sur vingt hectares, rassemblant dix mille renards, isolés en cages individuelles grillagées, de cinq mètres sur cinq, avec sur le sol en ciment, un cube de bois, à l'intérieur duquel l'animal pouvait se réfugier. Les mâles étaient introduits dans les cages des femelles au moment du rut programmé et surveillés du haut des miradors. Chaque animal était tatoué de chiffres pairs pour les femelles et impairs pour les mâles. Sitôt l'accouplement accompli, les mâles étaient enlevés et les femelles, durant les cinquante deux jours suivants, s'escrimaient en vain à creuser le sol en ciment de leur cage, et s'arrachaient les poils de la fourrure de leur cou pour tenter d'en faire un nid. En cas de difficulté, lors des mises bas, très surveillées, les renardes étaient soumises à une césarienne. Comme alors, elles ne pouvaient plus allaiter, on confiait leurs petits à des chattes nourricières qui étaient élevées dans ce but et qui les adoptaient facilement. Les portées étaient de cinq à sept renardeaux. Une fois sevrés, les jeunes étaient laissés ensemble, sans la mère et se livraient à de furieux combats pour la nourriture. Cette dernière consistait en carcasses de chevaux bouillies (on sacrifiait vingt chevaux à cet effet, chaque jour). On donnait le jus de cuisson aux renards qui l'appréciaient beaucoup et on malaxait la viande que l'on mêlait à de la levure, des pommes de terre et parfois, "en pleine guerre" s'indigne le Père Dumeige, de la poudre de lait. Les bêtes étaient vaccinées, soignées, les cages régulièrement désinfectées. Si leur appétit venait à diminuer, on leur administrait des vitamines B Bayer. L'été, on leur peignait la fourrure régulièrement et c'est aux alentours de Noël que l'on sacrifiait, avec une piqûre au cœur, huit mille renards, au rythme de quatre cents par jour. On conservait alors deux mille bêtes pour la reproduction. Il faut savoir que les Allemands, ont, durant toute la guerre, fait commerce de ces peaux avec l'Angleterre, les échangeant contre des devises.

Lorsque l'Armée Rouge libéra l'Est de l'Allemagne, en 1945, en même temps que les prisonniers humains, elle libéra, ou tenta de libérer, les renards. Je cite le narrateur, "sortis de leurs cages, les renards qui ne trouvaient rien à manger se montrèrent incapables de mener une vie libre. Ils réintégrèrent d'eux-mêmes leurs cages où ils avaient l'habitude de trouver de quoi manger". On peut légitimement se demander si ces milliers d'animaux qui n'étaient plus nourris et se sont égaillés dans la nature, affamés, affaiblis, n'ont pas été rapidement contaminés par la rage qui arrivait, à cette époque, des pays scandinaves? Cet élevage abandonné n'aurait-il pas été le vecteur essentiel de la dissémination en Europe de cette maladie, maintenant pratiquement éradiquée grâce à la vaccination orale des renards?

Le renard jugé

Buffon (1749-1789) consacre le tome V de son *Histoire naturelle* aux Quadrupèdes (p. 1 à 170). Il les répartit en trois catégories : les animaux domestiques, les animaux sauvages et les animaux carnassiers, au rang desquels il cite le renard. Par carnassier, il précise aussitôt qu'il entend faire une distinction entre animaux utiles (les deux premières catégories) et animaux nuisibles, les carnassiers. Il s'empresse d'ailleurs d'y inclure l'homme : "Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivants que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair et que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservait à ses excès ; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance que nous ne donnons à nos besoins".

Procédant comme d'habitude par comparaison, au chapitre des "Animaux carnassiers", il excuse d'emblée le loup "ingénieux par besoin et hardi par nécessité", pour stigmatiser le renard "fameux par ses ruses et qui mérite sa réputation". Il conclut "Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme", jugement accablant, s'il en fut.

Toussenel (1847) reprend le procédé. Il fait d'abord le panégyrique du loup : "Ma conscience me commandait depuis longtemps d'essayer de réhabiliter le Loup dans l'opinion publique". Le Renard est relégué au chapitre "Des Bêtes à détruire" et s'attire le commentaire ci-après : "Je n'ai jamais dissimulé ma haine et mon mépris pour cette race... Le Renard est le paria de l'espèce, le Loup et le Chien en sont la caste noble faite pour la guerre et le gouvernement... Le renard de l'Écriture sainte se distingue par

trois qualités principales qui sont : voracité insatiable, fourberie, cruauté... Il y a de l'Anglais dans ce portrait... Quand un Renard pénètre dans un poulailler, il ne se borne pas à étrangler une seule volaille et l'emporter sur-le-champ, il fait main basse sur tout le personnel de l'établissement. Quand on prend des poulets on ne saurait trop en prendre (ainsi disent les Juifs à propos d'actions de chemins de fer)". Rappelons que Toussenel était un fourériste convaincu et qu'il joint à des qualités indéniables de naturaliste, une anglophobie et un antisémitisme virulents.

Pour les Grecs, le renard ne survit que grâce à la ruse, incarnée par Mêtis. Cette déesse a fait l'objet de la communication de Jacques Le Goff, lors du Colloque que Claude Rivals a consacré au Renard, en avril 1992 à Toulouse Le Mirail. Jacques Le Goff a pris le parti de ne pas traduire ce nom de Mêtis qui décrit un certain ensemble de qualités. "Elle s'exerce, nous dit-il, aux temps heurtés et instables de l'agon et consiste à épier l'adversaire, se tenir sur ses gardes pour être prêt à bondir à l'instant précis où celui-ci est fragile. Mêtis égale rapidité, puissance, expérience, anticipation de l'instant crucial, adaptabilité." Mêtis est fille de l'Océan et, comme lui, toujours mouvante et douée du pouvoir de métamorphose. Elle est la première épouse de Zeus et une prédiction veut que le premier fils qui naîtra de leur union tuera son père. Pour pallier cette menace, Zeus parvient à dévorer Mêtis, alors qu'elle est enceinte, acquérant, du même coup, toutes les qualités de la déesse désormais retenue prisonnière. De cette union naîtra Athéna, la Vierge guerrière qui va sortir toute armée de la tête de son géniteur, en possession des qualités de sa mère Mêtis, la Sagesse, l'Ingéniosité, et de la Combativité spirituelle de son père. Elle est celle qui est toujours en éveil.

Oppien (1877), en 176 de notre ère, compare le renard à la grenouille guettant ses proies, tapie dans la vase. "L'artificieux renard ourdit une ruse analogue ; a-t-il aperçu une troupe d'oiseaux sauvages, il se couche sur le flanc, étend ses membres agiles, clôt ses paupières et ferme sa gueule. A le voir, on croirait qu'il goûte un profond sommeil... Dès qu'ils l'ont aperçu, les oiseaux fondent sur lui en masse et, comme s'ils voulaient l'insulter, lui grattent le poil avec leurs griffes, mais dès qu'ils sont arrivés à la portée de ses dents, démasquant soudain sa ruse, le renard les saisit à l'improviste".

Detienne et Vernant (1974), commentent ainsi ce texte : "Le renard est un piège. L'art du renard est de savoir rester coi, tapi dans l'ombre... Si la mêtis du renard s'affirme déjà dans l'art de faire le mort, elle éclate dans ce brusque retournement. Le renard a le secret d'un renversement qui est le fin mot de son astuce." C'est tapi dans un repaire aux multiples issues que Renard ourdit ses ruses.

Pour les Grecs, Renard est la ruse. En Grec, la ruse se dit *alopex*, qui signifie également Renard.

L'*Ysengrimus* de Maître Nivard (1148-1153) et *Le Roman de Renart* (1175-1225) publiés successivement au XII^e siècle, opposent également Ysengrin, le Loup à Renart, la force à la ruse. La ruse l'emporte à tout coup, comme Ulysse le Rusé l'emporte sur Ajax, le Brave, chez Homère (1937).

Conclusion

La littérature témoigne donc de l'agacement et de la haine que suscite cet animal sauvage, de petite taille, qui sent mauvais, et que le chasseur ne parvient pas à anéantir, puisqu'il se reproduit d'autant mieux qu'on a libéré des territoires en tuant les occupants, comme l'atteste Marc Artois (1988).

Il y a, entre l'homme et le renard, un éternel conflit entre prédateurs exerçant leur action cynégétique sur un même espace. F. Poplin (1991) cite un passage du *Traité de Chasse* d'Arrien (II^e siècle de notre ère) concernant le don annuel fait à Diane par les chasseurs de la Gaule : "Pour un lièvre qu'ils ont pris, ils mettent deux oboles, pour un renard, une drachme⁽¹⁾ parce que c'est un animal dangereux par ses ruses, qui n'épargne pas les lièvres". F. Poplin commente ainsi ce passage : "Le renard est présenté en chasseur de lièvre, à la fois comme en étant un prédateur naturel et comme un rival de l'homme".

Le thème reste d'actualité : il vient d'être repris par E. Joly dans un article paru en avril dans *Le Chasseur français* (1995). Le titre résume bien la situation : "Un prédateur envahissant". Les inter-titres sont clairs : "Biologie et

impact sur le gibier", "Des témoignages accablants". Le vocabulaire est dramatique : "prédateur opportuniste, le renard est en expansion partout en Europe où il rôde maintenant aux portes des villes." Puis, en complète contradiction avec l'idée de présence en ville : "Représente-t-il un danger réel pour les populations de gibier ?". La naïveté n'est pas absente : "La propension de l'espèce à se défendre contre les agressions est stupéfiante." La conclusion est lapidaire : "Une régulation musclée s'impose si on veut sauver le fond de chasse".

Ce conflit spatial entre deux prédateurs est aggravé, selon Robert Hainard (1987), par un anthropomorphisme rappelant Toussenet. "Les contes, écrit-il, les fables représentent le renard comme le type de l'animal rusé. On peut se demander si cette réputation ne tient pas beaucoup à sa physiologie. Ses yeux obliques, sa face ronde de chat, son museau aigu expriment admirablement la malice, tandis que le dessin descendant de l'arcade sourcilière, deux plis verticaux soucieux, à la racine du nez, lui donnent cet air pleurard sous lequel tant d'hypocrites dissimulent leurs réussites".

R. Hainard observe que le renard est chassé comme on chassait les sorcières, c'est-à-dire qu'on le voit même là où il n'est pas. "Il est", écrit-il "un défi à un monde en ordre". L'animal au pied tordu, le *Vulpes* latin (substantif du genre féminin, comme *Felis*, dans le cas du Chat, cet autre mal-aimé), n'est pas un ennemi digne de l'idée que l'homme a de lui-même. Le renard oxfordien qui altère l'ordonnance d'un gazon anglais en y cherchant innocemment des larves, nous renvoie à notre système de valeurs en le ridiculisant. Cela mérite la mort.

⁽¹⁾Une drachme vaut six oboles (Petit Larousse illustré, 1990).

Bibliographie

- ARISTOTE, 1994.– *Histoire des animaux*, traduction, présentation et notes par Janine Bertier. Paris, Gallimard, I, 1.
- ARTOIS M. et LE GALL A., 1988.– *Le Renard*. Paris. Hatier.
- BERNON G., 1994.– Ciel, les renards sont parmi nous. *Terre sauvage*, 88 : 62-75.
- BUFFON G. L. L.– *Œuvres complètes*, (1749-1789). Paris, Société bibliophile, s.d., tome V.
- DEKKER D., 1983.– Denning and foraging habits of Red Foxes, *Vulpes vulpes* and their interaction with Coyotes, *Canis latrans*, in Central Alberta. *Canadian-Field Naturalist*, 97, 53 : 303-306.
- DETIENNE M. et VERNANT J.-P., 1974.– *Les ruses de l'Intelligence. La Métis des Grecs*. Paris, Flammarion, Champs.
- DIGARD J.-P., 1990.– *L'Homme et les animaux domestiques, Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard.
- DIGARD J.-P., 1993.– Perspectives anthropologiques sur la relation homme-animal domestique et sur son évolution. In : Robert Durand, *L'Homme, l'Animal domestique et l'Environnement du Moyen Age au XVIII^e siècle*, Colloque réuni à Nantes du 22 au 24 octobre 1992, Nantes, Ouest Editions, p. 21-27.

- DUMEIGE, G., 1992.– Récit autobiographique, non publié, aimablement offert par le Révérend Père Gervais Dumeige, s.j. Les Fontaines, Chantilly.
- GARELLI P., 1962.– Comptes rendus, Asie, Edmund I. Gordon, Sumerian Proverbs. Glimpses of everyday life in Ancient Mesopotamia. The University Museum, University of Pennsylvania, Philadelphia, 1959. *L'Homme*, II, 1.
- GROVES C. P., 1974.– *Horses Asses and Zebras in the wild*. London, David Charles.
- HAINARD R., 1987.– *Mammifères sauvages d'Europe, Insectivores, Cheiroptères, Carnivores*. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé.
- HOMERE, 1937.– *L'Iliade*. Paris, Les Belles Lettres.
- JOLY E., 1995. - Un prédateur envahissant. *Le Chasseur Français*, L-1744 : 30-35.
- LE GOFF J., à paraître.– La Mètis et la victoire de Renart. In : Claude Rivals, *L'Homme et le Renard, le Réel et l'Imaginaire*, Colloque tenu à l'Université de Toulouse Le Mirail, 8-9-10 avril 1992.
- Le Roman de Renart (1175-1225)*, 1972.– Traduction Henri Rey-Flaud, André Eskénazi d'après l'édition de Mario Roques. Paris, Honoré Champion.
- MACDONALD D., 1987.– *Running with the Foxes*. London, Sidney, Unwin Hyman.
- Maître NIVARD, 1991.– *Ysengrimus (1148-1153)*, traduction par Elisabeth Charbonnier : *Le Roman d'Ysengrin*. Paris, Les Belles Lettres.
- OPPIEN de Cilicie, 1877.– *Haliéutique*, Traduction de E.J. Bourguin, Coulommiers, Typographie Ponsot et Brodard, II, 107-118.
- POPLIN F., 1991.– Les Gaulois et la chasse : pour un commentaire d'Arrien. *Anthropozoologica*, n° 14-15.
- SAINT EXUPERY A. de, 1988. - *Le petit Prince (1943)*. Paris, Gallimard.
- TOUSSENEL A., 1847.– *L'esprit des bêtes*. Paris, Hetzel.
- VIGNE J.-D., 1989.– Origine des principaux Mammifères domestiques de l'Ancien Monde. In : Etat sauvage, Appivoisement, Etat domestique, Compte rendu de la Journée d'Etude organisée par la Société d'Ethnozootechnie avec le concours du Laboratoire d'Ethnobiologie et Biogéographie le 26 octobre 1988 au Muséum national d'Histoire naturelle, *Société d'Ethnozootechnie*, 42 : 1-5.
- ZEDER M. A., 1986.– The equid remains from Tal-e Malyan, Southern Iran. In : Meadow R.H., Uerpmann H.P., *Equids in the ancient world*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, ("Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients : Reihe A, Naturwissenschaften", 19,1) p. 407.

Discussion

Y. Preiswerk.– Dans les Alpes valaisannes, on jetait le placenta après la naissance sur la fumassière ou on l'enterrait à peine à l'extérieur des maisons. Les placentas étaient destinés aux renards qui les mangeaient pendant la nuit qui suivait l'accouchement. Connait-on des pratiques similaires ailleurs ?

J. Carette.– Je vous remercie de cette information, nouvelle pour moi. Elle m'évoque la coutume juive consistant à enterrer le prépuce des enfants mâles après la circoncision : la chair doit retourner à la terre. En ce qui concerne l'attitude des sages-femmes qui ont tenté de combattre la coutume que vous évoquez sous prétexte d'hygiène, en prônant le recueil de ces placentas pour qu'ils soient incinérés, il me paraît évident qu'il s'agit d'une rationalisation a posteriori sans le moindre fondement scientifique, puisque le placenta mangé par le renard est tout aussi anéanti que lorsqu'on le brûle. Là où cette pratique est intéressante, c'est que tout se passe comme si l'on s'agissait d'une offrande au renard, et à lui seul. Je pense qu'il serait utile de collecter des renseignements complémentaires au moyen d'entretiens informels avec les intéressées. Les hommes interviennent-ils ?

L. Chaix.– Dans le cadre de la domestication du renard, je voudrais rappeler les expériences menées par l'Institut de

Génétique de Minsk sur le renard argenté, obtenant en trente générations des modifications morphologiques et éthologiques comparables à celles visibles sur le chien.

J. Carette.– Vous soulevez la question de l'hérédité des caractères acquis. Je souhaiterais qu'un généticien nous apporte ses connaissances sur ce point. N'étant pas spécialiste, je me réfère aux travaux de Weismann (A.) et de Cuenot (L.) qui présentent ainsi les recherches de Weismann : "Le haut degré d'indépendance du germe à l'égard du soma est prouvé par leur disjonction précoce, au début de l'ontogenèse et leur répartition dans des lignes cellulaires distinctes". Il en découle l'impossibilité de transmission des caractères acquis. Concernant les travaux auxquels vous faites allusion, il faudrait savoir ce qu'il est advenu des modifications morphologiques et éthologiques observées chez ces renards, après quelques générations sur lesquelles ne s'exerçait plus aucune sélectivité. Je pense au modèle de chien jaune, de taille moyenne, auquel reviennent toutes les races de chien lorsque cesse la pression sélective des éleveurs. Quant à l'éthologie, le renard dispose d'un capital comportemental tellement diversifié qu'il me paraît bien présomptueux de croire qu'on peut le modifier, alors même qu'on n'en finit pas de dresser un éthogramme complet de ce canidé. La remarquable adaptabilité du renard témoigne de la richesse encore mal connue de ses potentialités comportementales.